

LAURENT QUEYSSI

COMME UN
AUTOMATE
DÉMENT
REPROGRAMME À LA
MI-TEMPS



actusf

Extrait de la publication



présente

Comme un automate dément reprogrammé à la mi-temps

Laurent Queyssi

Préface de Xavier Mauméjean

Portrait en découpe sur écran (préface de Xavier Mauméjean).....	3
Sense of wonder 2.0.....	7
Fuck City.....	20
Comme un automate dément reprogrammé à la mi-temps.....	40
La Scène coupée (Fantômas, 1963).....	49
707 Hacienda Way.....	58
Rebecca est revenue.....	67
Planet of Sound.....	83
Nuit noire, sol froid.....	104
Bonus : interview de Laurent Queyssi.....	118
L'auteur.....	122



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Portrait en découpe sur écran

Préface de Xavier Mauméjean

« inventer à partir des quelques fragments issus de l'héritage original »

Laurent Queyssi, "Nuit noire, sol froid"

Hall of Fame

« (Sur Steranko :) Maître de l'évasion, du tour de cartes, de la bande dessinée, du graphisme et de l'illustration, il aurait pu faire sien le titre d'un roman de Richard Matheson : Je suis une légende. »

« Je suis le genre de mec qui peut, dans une même soirée, lire Pierre Michon et un recueil de Superman des années 50. Mais j'aime bien me poser sur une plage et regarder les déferlantes... »
« Ma passion pour Superman provient sans doute des *Superman Poche* que je trouvais dans une bouquinerie proche de chez ma marraine. Une page en couleur, une en noir et blanc. Clark Kent journaliste à la télé et des dessins de Curt Swan » « mon grand-père allait à la presse de la gare pour m'acheter *Tarzan*, un mercredi sur deux, il me semble. J'ai vite compris qu'il l'achetait pour pouvoir lui aussi le lire. » « *Métal Hurlant* a toujours existé. De mon point de vue, en tout cas. La revue est née quelques mois avant mon premier cri. » « Mais quinze ans trop tard. » « *Métal Hurlant* n° 1 (parce qu'il fallait bien choisir un numéro). La revue mythique que j'ai découvert vers quinze ans et qui a façonné pas mal de mes goûts. Une malédiction aussi pour toutes les générations suivantes. Indépassable et trop influent. Je lis même les critiques de romans d'il y a trente ans avec délectation. » « Cela faisait quinze ans. » « J'ai quinze ans. » « On nous a volé notre futur ».

Hall of Fame

« *Ubik* de Philip K. Dick : le livre ultime du maître, par sa construction, c'est sans doute l'archétype du roman dickien qui hante et ne révèle pas son secret même après la 15^e lecture. Le chef-d'œuvre absolu, pour moi. »

« Disons que je lis plus lorsque je n'ai pas beaucoup de boulot et que je traîne sur la plage que dans des périodes d'activités intenses où, le soir, tu as seulement envie d'écouter de la musique ou de mater un film. » « Depuis mon adolescence, la Californie avait toujours représenté une terre. » « J'allais rencontrer un écrivain que j'admirais, j'avais peur de passer pour un con, mais plus que tout, j'étais terriblement anxieux à l'idée d'être déçu. » « Car, après tout, il s'agit aussi de cela ; du

Sense of wonder 2.0

Notes du monde souterrain

L'éditeur de la présente édition de ces nouvelles m'a demandé d'écrire quelques mots pour introduire chaque texte.

Il l'aura voulu.

Ma première nouvelle publiée, en 1999, s'appelait « Sense of wonder ». Il y était question de Sonic Youth et de voyages dans le temps. À l'exception de son titre, ce « Sense of wonder 2.0 », paru en 2008, n'a rien à voir avec ce premier texte. Il y est certes toujours question de cet indéfinissable sens du merveilleux, mais d'une tout autre manière.

J'ai lu quelque part, je ne me souviens plus où ni sous la plume de qui, que pour écrire une bonne nouvelle, une seule idée marquante ne suffisait pas. Il en faut au moins deux, voire plus. Ici, c'est en mêlant la question du Sense of wonder, celle du genre en général et le « que sont devenus nos jet-packs ? » qui orne certains T-shirts de hipsters, à l'ultra-commerce et à l'invention d'un nouveau lien entre individus et marques que le mashup s'est constitué.

À cela s'ajoutent ce que Rudy Rucker appelle des « eyekicks » en s'inspirant des détails d'arrière-plan n'ayant rien à voir avec l'action principale que des dessinateurs de Mad Magazine comme Wally Wood ou Harvey Kurtzman s'amusaient à ajouter. Les références du texte rappellent des personnes ou des événements de l'univers de la nouvelle et contribuent, je l'espère à donner un effet de réel, à plonger le lecteur dans une « riche et chaotique soupe d'existence » (pour reprendre une expression de Paul DiFilippo).

Je laisse rouler ma planche sous le porche. Elle finit sa course contre la porte d'entrée qui s'entrebâille. Je pénètre dans la petite maison et laisse derrière moi une chaleur étouffante et un lotissement endormi. Typique d'un mercredi après-midi.

— Y'a quelqu'un ??

À l'intérieur, il fait frais. Climatisation, air moderne.

Le salon est sens dessus dessous, comme d'habitude. Canettes de Coca, bouteilles d'eau en plastique, boîtes de pizzas et emballages divers. Je traverse la pièce pour rejoindre la chambre de Marc. Du bruit sur ma gauche. Une silhouette se dessine puis avance vers moi. Jolie silhouette.

— Ah, c'est toi, Alex. Il me semblait bien avoir entendu la porte.

C'est Michelle, la mère de Marc. En la voyant dans son jean taille basse et son T-shirt moult blanc et rose, je me dis que je foudroierais bien la tête entre ses seins, que je lui chatouillerais bien la chatte...

Michelle est une Évian depuis assez longtemps pour savoir entretenir son corps et s'arranger pour ne pas faire son âge. Elle a dû être achetée il y a plus de vingt ans, au début des offres. Je fantasme sur elle depuis la première fois où j'ai mis les pieds ici. Comment peut-elle encore vivre seule ? Ça me dépasse. J'imagine pourtant très bien les plans sexe qu'elle doit se faire, par implant, chaque soir.

— Ouais, salut Michelle.

Prononcer son nom suffit à me foutre la trique. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour...

— Marc est dans sa chambre, vas-y.

— OK, merci.

Je trace vers le fond de la maison et la tanière de mon ami.

— Hé, attends, Alex, je ne savais pas ? me lance Michelle.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tes chaussures... ça fait longtemps ?

Je comprends. Elle n'est pas au courant. Marc ne lui a rien dit. Je me retourne, fier, et baisse les yeux sur le logo rouge de mes baskets. Cette couleur prouve que j'ai signé un contrat avec le fabricant. Il me confère des avantages, mais également des devoirs. Les trois bandes m'octroient un salaire dont je dois être digne.

— Non, quelques jours. Je suis un Adidas maintenant.

— Félicitations.

— Merci, j'ai eu une bonne offre et je pensais que j'étais assez grand pour m'engager.

— C'est bien. Tu pourras dire ça à Marc. Il ne semble pas aussi prêt que toi, lui.

Je n'ajoute rien et repars. Elle ne sait pas. Son fils est un Toshiba depuis un an et elle ne sait rien. Cela la détruirait si elle l'apprenait, elle, l'adepte du fitness, l'Évian au corps de rêve, que la chair de sa chair, sa progéniture, a été achetée par Toshiba. Tant pis pour ses rêves de faire de lui au mieux un Dior, au pire un Reebok.

Et pourtant, elle devrait s'en douter, que le *nerd* qui ne sort jamais de sa chambre, celui qui a réclamé son implant à cinq ans, ne s'intéresse pas à son apparence et encore moins à son corps.

Je frappe et ouvre aussitôt la porte de la chambre de Marc. Mon ami est affalé sur son fauteuil rembourré, les mains sur le clavier, les yeux dans le vague, sans doute relié à l'infosphère par son

Fuck City

Notes du monde souterrain

L'origine de « Fuck City » ne ressemble pas à mon processus de création habituel. Tout le début du texte est un rêve, retranscrit sans ajout, ni déformation, et ce jusqu'au premier dialogue avec le cousin Bruno. Et si le personnage s'appelle ainsi, c'est parce que dans le songe, c'était mon vrai cousin Bruno que je retrouvais.

Lorsqu'il s'est agi de continuer une histoire à partir de ce rêve, j'ai repensé à la théorie de Terence McKenna sur Tunguska et les univers parallèles. Et le reste s'est mis en place à partir de ces deux éléments.

Je me souviens qu'il y a eu un petit débat au sein de la rédaction de Fiction à propos du titre. Quelqu'un, Jean-Jacques Régnier me semble-t-il, a fini par argumenter que le titre n'était pas simplement là pour choquer et être vulgaire, mais qu'il était argumenté de façon maligne dans le texte. J'espère que c'est vrai.

Dans une critique, Gilles Dumay a trouvé que le moyen qu'avait trouvé le narrateur pour s'enrichir n'était pas du tout crédible. J'ai modifié le passage dans cette version, mais peut-être que Gilles trouvera encore à redire. L'essentiel n'est de toute façon pas là.

J'ai souvent caressé l'idée d'écrire d'autres textes sur les Zwebs, ces extraterrestres qui apparaissent dans la nouvelle. Peut-être un jour...